



**HAL**  
open science

## Georges Brassens. Impasse Florimont

Isabelle Felici

► **To cite this version:**

Isabelle Felici. Georges Brassens. Impasse Florimont. Claire Auzias. Un Paris révolutionnaire. Emeutes, subversions, colères, Editions libertaires, pp.282-284, 2019. hal-03350289

**HAL Id: hal-03350289**

**<https://hal.science/hal-03350289>**

Submitted on 26 Sep 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Georges Brassens dans les rues de Paris (pour Claire Auzias, *Un Paris révolutionnaire*, 2019.)

Interrogé en 1958, au plus fort de son succès, sur le thème de ses nouvelles chansons, Georges Brassens répond qu'il y est question de son « petit théâtre habituel ». Ce décor est par bien des aspects campagnard, provincial en tout cas : sur les chemins et les grand' routes, dans les cantons, au milieu des frais bocages ou dans les villa-a-a-ges, on croise des vieux la bêche à l'épaule, des filles en sabots, des bergères et de bons petits diables. Qui prend la clef des champs, qui fait pousser des amandiers, qui vole un parapluie... Sans parler de ce qu'il advient au marché de Brive.

Mais le parcours de Georges Brassens est aussi parisien. Beaucoup de choses se passent dans le XIV<sup>e</sup> arrondissement. Pour aller de la rue Didot à la rue de Vanves, on peut traverser la rue d'Alésia et peut-être regarder la façade du numéro 173 : c'est là que la tante Antoinette tenait une pension de famille où Georges habite lorsqu'il débarque de son Languedoc. Sur le chemin, on ne tarde pas à tomber sur l'impasse Florimont, chez Jeanne et Marcel, où il va résider pendant plus de vingt ans, au numéro 7 puis 7 et 9, avant de changer d'arrondissement et de s'installer au 42 rue Santos-Dumont, à deux pas du parc et de l'arrêt de tramway qui portent maintenant son nom.

À quatre pas de sa maison, il y a le cimetière du Montparnasse, un des cimetières de Paris et sa banlieue où Georges nous emmène en ballade : au Père-Lachaise, à Bagneux, à Thiais, à Pantin, Charonne et Champerret, jusqu'au cimetière marin. Dans la chanson, la ballade se conclut à Montmartre et, pour Georges, à Sète ; mais qu'on se le dise, les croque-morts ne se sont pas trompés et c'est au cimetière du Py qu'il faut aller lui rendre visite, au cimetière des pauvres qu'à Sète on appelle Ramassis, où Brassens enfant accompagnait sa mère le jeudi pour nettoyer la tombe des grands-parents. Georges Brassens évoque aussi les lieux de sépulture d'antan, le cimetière des Innocents, dans le premier arrondissement, et il nous conduit dans le XII<sup>e</sup>, en Gare de Lyon, où son corps prend virtuellement le sleeping du Paris-Méditerranée. On ne va pas jusqu'aux Batignolles, où est enterré Verlaine dont on suit l'enterrement sur le Boul' Mich', quand Brassens dit Paul Fort. Quant au vieux Léon, on ne sait pas dans quel champ de navets il est enterré, mais ses amis gravitent bien tous de la rue de Vanves à la Gaîté, à deux pas de la rue Froidevaux et du cimetière du Montparnasse, encore dans le XIV<sup>e</sup>. Avant de mourir et avant de devenir à son tour un ancêtre, on ne s'éloigne guère de l'arrondissement fétiche : on traverse les boulevards des maréchaux pour aller à Bicêtre.

Les lieux de Paris et de sa banlieue sont convoqués non pour eux-mêmes mais pour ce qu'ils symbolisent. De même que Bicêtre, qui de tout temps rime avec hôpital, la rue du Vieux Colombier rime avec jazz, Bercy rime avec le vin qu'on débarquait dans les entrepôts. Pour la rue Blondel, tout proche de la rue Saint-Denis, la rime est double car il y avait bien des maisons de passe. Les lieux de l'oppression sont là aussi, Passy, Notre-Dame, le Panthéon, la Bastille, la Santé, par opposition au pauvre Paris pourri que Brassens affectionne : la zone et tout ce qui s'ensuit, la cour des miracles qui

s'installe chez Jeanne, la Porte des Lilas. Partout, et notamment aux puces et à Pigalle, on rencontre des belles, Margot, Fanchon, Fernande, Félicie, Léonore ; mais attention Lulu, dans la chanson, pourrait bien être un garçon.

Si les champs et les prés font défaut à Paris, on y trouve des bois, à Clamart, Vincennes, Meudon, Saint-Cloud, où on vit, on aime, on boit, on se marie et on meurt, comme dans beaucoup de chansons de Brassens. Il y a aussi les ponts, le pont des Arts, le pont Mirabeau et tous ceux où il fait bon dessiner la carte du tendre, du pont d'Iéna au pont Alexandre, jusqu'à Saint-Michel. Pour sûr, on longe la rive gauche, pour ne pas croiser les Crésus vivant sur la rive droite.

Brassens traverse pourtant la Seine, de juin 1946 à janvier 1947, quand il est rédacteur au *Libertaire*, pour se rendre à la rédaction du journal au 145 quai de Valmy et à l'imprimerie de la rue du croissant.

Brassens change de rive aussi pour chanter à l'Olympia, même s'il se produit plus souvent à Bobino, rue de la Gaîté, dans le XIV<sup>e</sup>. N'oublions pas les concerts à la Mutualité pour *Liberté*, le journal des pacifistes, pour le *Monde libertaire* ou au bénéfice du groupe libertaire Louise Michel.

Paris est bien un village, comme Rome, Sète, Vauvert, Zanzibar ou Montcuq, et il faut se réjouir encore et toujours que Brassens jeune sot ait décidé de monter à l'assaut du petit Mont Parnasse, où il a trouvé sa muse.

Isabelle Felici